

Entretien avec Marianne LEDERER – Université de la Sorbonne Nouvelle Paris 3 ¹

Les questions posées représentent une vaste problématique. Dans ce qui suit, je ne pourrai que me limiter à quelques traits saillants du culturel et de son traitement en traduction.

1- Quelle est la pesée du culturel dans l'acte de traduction ?

Tout texte, qu'il soit littéraire, pragmatique ou technique, est sous-tendu par une culture dont il est peu ou prou l'expression. Comme les textes littéraires, les textes généraux (textes journalistiques, essais, discours publics, correspondance commerciale ou privée) sont porteurs d'indices singuliers qui leur sont propres.

Cependant, comme l'ont observé Greimas et Courtès (1993 :77)

Le concept de culture est à la fois relatif et universel. Si l'on entend le plus souvent par culture celle d'une communauté linguistique autonome, il n'en existe pas moins des **aires culturelles** qui transcendent les frontières linguistiques, ainsi qu'une **culture humaine** planétaire, caractérisée par des pratiques scientifiques, techniques et même, en partie, par des idéologies communes (ce sont les auteurs qui soulignent).

D'où la diversité des problèmes posés par la traduction des éléments culturels, selon qu'ils font partie de l'aire culturelle à laquelle appartient le traducteur, ou d'une autre, ou bien même de la culture planétaire dégagée aussi par Ladmiral et Lipiansky (1989 : 143)², avec dans chaque cas une résistance différente à l'acte de traduire. Dans les textes, la culture, omniprésente, a un caractère protéiforme, elle est tantôt très manifeste, tantôt fuyante.

La culture planétaire facilite la traduction des textes pragmatiques, scientifiques et techniques, semblent sous-entendre Greimas et Courtès. Pourtant, comme pour la traduction littéraire, certains aspects culturels des textes pragmatiques ou techniques doivent être adaptés à la culture d'accueil. E. Lavault et C. Wolosin (1998 :237) en font la démonstration à partir de textes de vulgarisation informatique :

¹ marlederer@wanadoo.fr

² « Notre culture est de plus en plus une culture transnationale puisant ses éléments dans l'ensemble des cultures planétaires et les combinant diversement ».

Le traducteur sent d'instinct qu'il ne peut traduire littéralement un certain nombre de marques stylistiques [très familières] qui, de toute évidence, semblent inacceptable en français. [...] Une transposition quasiment littérale de ce style convivial qui habille l'information met le lecteur mal à l'aise, l'irrite et provoque une réaction de rejet de l'ouvrage.

Ce phénomène d'adaptation, un peu plus tard appelé 'localisation', s'est imposée pour « la traduction de l'interface utilisateur d'un logiciel en d'autres langues en l'adaptant aux cultures des locuteurs selon les régions » (définition de Wikipédia).

Plus discret, mais tout aussi frappant est le cas relativement courant des formules de politesse, expression de la culture qui se manifeste dans toutes les langues ; chaque communauté linguistique possède ses propres rituels et sa propre manière d'exprimer la politesse ; une expression hyperbolique française au bas d'une lettre commerciale (telle « Je vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments distingués ») peut, si elle est traduite littéralement, sembler curieuse, sinon risible à des Anglo-Saxons.

Adapter ne signifie pas pour autant gommer l'altérité. De façon générale, la mondialisation, avec les moyens de communication ultra-présents de nos jours, nous confronte sans cesse à des cultures éloignées, qui ne nous restent donc pas totalement étrangères, bien qu'elles puissent présenter certains traits culturels qui nous sembleront étranges et parfois même repoussants (sur les marchés de Yaoundé, il y a quelques semaines, j'ai vu vendre des porc-épic et des insectes frits empalés sur une tige de bois, à côté des bananes plantains et des ananas). Confrontés sans cesse à certaines pratiques, l'intégration progressive de la culture de l'Autre nous pousse à en accepter l'existence. Et cela sera vrai de tout lecteur de traductions.

La culture est présente, visible ou non, dans chaque texte à traduire, que l'aire culturelle soit la même pour le texte de départ et pour le texte d'arrivée, ou qu'il s'agisse d'aires culturelles éloignées, de littérature ou de textes pragmatiques ou techniques. Pour l'acte de traduire, les divers éléments culturels qui se trouvent dans les textes ne peuvent pas peser du même poids et ne peuvent donc pas être soumis à une stratégie unique.

Certains facteurs extérieurs s'imposent parfois à la traduction. Lorsque celle-ci s'effectue entre aires linguistique différentes, comprendre la culture de l'autre exigerait dans l'idéal que le traducteur soit biculturel, aussi à l'aise dans la culture du texte de départ que dans celle du texte d'arrivée, c'est-à-dire qu'il soit en mesure d'en comprendre tous les implicites (ce qui ne signifie pas qu'il soit obligé de les transmettre tous à ses propres lecteurs, nous le verrons). Dans la pratique, il faut bien reconnaître que la biculturalité n'est pas toujours au rendez-vous. La cotraduction peut être une solution. Il s'agit d'une collaboration étroite entre un traducteur natif du pays et un 'rédacteur' de la langue d'arrivée occidentale. Le premier, qui traduit dans sa langue étrangère,

peut expliquer au second les implicites culturels du texte de départ, et tous deux décident ensemble de la rédaction finale³.

Un autre facteur extérieur au traitement des éléments culturels proprement dits sera la visée éditoriale. Le traducteur se voit parfois imposer par l'éditeur une visée 'érudite' de la traduction. Il existe en effet un public, relativement restreint, qui ne lit pas seulement la traduction pour l'utile ou pour l'agréable, mais pour faire connaissance avec les moindres détails de la langue et de la civilisation d'origine. La traduction s'adaptera alors et montrera non seulement la culture dans son étrangeté, mais aussi l'étrangeté de la langue. Un abondant paratexte accompagnera et complètera la traduction. C'est par exemple l'objectif de la collection de *la Pléiade* chez Gallimard à Paris. Je pense en particulier au célèbre roman chinois du XVIII^e siècle, *Le Rêve dans le pavillon rouge*, publié en deux volumes en 1981. Le premier volume compte plus de 2000 pages sur papier bible ; il comporte 60 pages d'introduction et 95 pages de notes et variantes. Ce type de traduction perd une partie de son caractère littéraire au profit de celui d'un instrument de connaissance.

Quant aux caractéristiques intrinsèques des éléments culturels, elles ne pèsent pas du même poids dans l'acte de traduire. D'accord en ceci avec Neubert et Shreve (1992: 3), selon lesquels "To say that everything of value in the foreign text is bound to its linguistic form is too extreme. It implies that information content cannot be separated from linguistic and textual form", je classerai grossièrement les éléments culturels en deux catégories : a) ceux que j'appellerai 'extra-linguistiques', c'est à- dire qui appartiennent à l'univers du discours, pour lesquels la langue n'est qu'un vecteur, et b) ceux qui dépendent d'une langue en particulier, tels que termes culturels, noms propres, formules de politesse, métaphores mortes, dialectes, etc.

Dans le souci d'éviter toute répétition, je réserve la démonstration que chaque élément culturel doit être pesé avec discernement, car tous ne peuvent être soumis à un traitement identique en traduction, à ma réponse à la deuxième question. J'invite donc les lecteurs à s'y reporter.

Pour résumer ce bref développement, le culturel est partout ; protéiforme, il saute aux yeux ou se niche sous l'explicite des mots ou des phrases. Certains facteurs extérieurs s'exercent sur sa traduction. Pour ce qui est de ces éléments eux-mêmes, leur traduction, sous réserve d'un traitement approprié, en permet l'intégration (plus ou moins lente) dans la culture d'accueil.

2- Comment la théorie interprétative de la traduction traite-t-elle le culturel pour aboutir à la construction du sens et à sa reformulation ?

³ Voir la thèse de doctorat soutenue à l'Université Paris 3 en 2014 par CHOI Mikyung : "La cotraduction – domaine littéraire coréen-français".

Pour la théorie interprétative de la traduction (TIT), on le sait, le processus de la traduction consiste à comprendre le texte, à déverbaliser les segments compris et à les réexprimer idiomatiquement dans la langue d'arrivée (Seleskovitch et Lederer 2014). L'insistance sur la phase de déverbalisation est due à ce que langue comme discours sont faits non seulement de l'explicite visible sur le papier, mais toujours aussi d'une part plus ou moins grande d'implicite. La traduction littérale, traduction du seul explicite donc, ne rend pas la teneur complète du texte ; le traducteur doit obligatoirement prendre en charge l'implicite aussi bien que l'explicite. La culture véhiculée par les textes ne déroge pas à la règle.

L'importance de l'implicite dans la traduction du culturel

Dans l'acte de traduire, la TIT fait intervenir la notion d'explicite/implicite. Comme Ladmiral (1998 :24), elle distingue

le non-dit linguistique qui tient au fait que les langues n'explicitent pas les mêmes aspects du réel global qu'elles ne verbalisent nécessairement que sélectivement, et le non-dit discursif qui relève de la stratégie du locuteur (ou du scripteur)

Certains éléments, qu'ils soient indépendants de la langue qui les véhicule ou au contraire qu'ils n'appartiennent qu'à une langue donnée, charrient un implicite généralement, et le plus souvent même inconsciemment, reconstitué par les lecteurs de l'original, un implicite *a priori* ignoré de ceux de la traduction.

Ni les mots isolés ni les discours n'exhibent jamais que leur partie explicite : au niveau des mots comme au niveau des discours, traduire uniquement l'explicite (que la théorie interprétative nomme 'synecdoque') n'aurait aucun sens car, dans l'autre langue, le tout est désigné par un autre explicite, une synecdoque différente. Pour ce que le Français nomme 'prise' (de courant), le mot anglais est 'outlet'. Le mot français '*prise*' désigne le début d'un parcours électrique alors que le mot anglais '*outlet*' explicite la fin du même parcours. D'une langue à l'autre, un seul et même référent est visé, mais avec deux explicites différents pour le désigner. Il en va de même pour les discours. La traduction se doit donc de trouver la synecdoque appropriée, bien que différente, qui, dans la langue d'arrivée, renverra au même référent, au même concept, au même sens.

L'implicite des termes culturels. Tymoczko (2007: 225) regrette que "[...] most considerations of cultural translation remain fixated on the lexical and linguistic aspects of cultural translation". Ce n'est pas le cas de la TIT. Avant de traiter des autres aspects de la traduction du culturel, il importe néanmoins de s'arrêter sur ces éléments culturels proprement linguistiques, ceux sur lesquels les chercheurs s'attardent volontiers car ils sont les plus visibles.

Cette catégorie comprend les termes culturels, appelés aussi *realia* ou *culturèmes*. Dans un article politique, les lecteurs français évoquent, sous le nom *l'Élysée*, non pas le bâtiment mais directement la Présidence de la

République Française, ou même le Président qui l'occupe. Des toponymes tels que *Quartier Latin* ou *rue du Faubourg Saint Honoré* à Paris, éveillent chez les Parisiens des connotations (donc des implicites) bien précises. Tout cela vaut pour les mets des diverses cultures, leurs institutions, etc. Ces données familières aux lecteurs de l'original et fort bien comprises du traducteur exigeront, selon les cas, une brève explicitation au fil du texte ou une note plus fournie en bas de page ; parfois d'ailleurs le contexte se chargera d'éclairer le terme qui, isolé, pourrait sembler obscur (Lederer 2004).

L'implicite des énoncés du discours. Le phénomène de la synecdoque ne se vérifie pas seulement pour les mots isolés. Il existe, et de façon beaucoup plus importante, pour la traduction d'énoncés du discours composés non seulement de leur explicite, visible sur le papier, mais d'un implicite, un non-dit, qui les accompagne et les rend compréhensibles.

C'est le cas de quantité de faits qui, traduits littéralement, seraient *a priori* incompréhensibles pour le lecteur de la traduction. Pour illustrer mon propos, je prendrai un exemple dans une nouvelle de l'écrivain coréen Hwang Sun won intitulée «*Une veuve*». Cette veuve reçoit chez elle une amie plus âgée qu'elle. La traduction littérale de la phrase qui nous intéresse, telle que fournie par une étudiante coréenne, «*elle fit coucher Mme Han à la partie basse*», n'est pas compréhensible pour un non-Coréen. Pour les Coréens, le passage renvoie implicitement à l'ancien système de chauffage par le sol des maisons coréennes, la "*partie basse*" de la chambre étant la mieux chauffée. Le traducteur doit-il exposer dans sa traduction de la nouvelle tout l'implicite qui vient automatiquement à l'esprit des Coréens ?

En l'occurrence, les traducteurs, pensant aux lecteurs lisant pour le plaisir, ont résolu le problème à la fois notionnel et formel en écrivant : "*elle fit coucher Mme Han à l'endroit le mieux chauffé de la chambre*". L'important, selon eux, était de mettre l'accent sur le respect avec lequel la veuve traite sa visiteuse et non pas d'attirer l'attention sur le mode de chauffage des maisons coréennes d'antan. Méthodologiquement, les traducteurs de cette nouvelle ont eu raison d'une part de ne pas retenir la traduction littérale dont l'obscurité aurait arrêté le lecteur, et d'autre part de ne pas ajouter une longue explication en note ou dans le texte, qui aurait été à sa place dans une traduction érudite.

Les allusions et leur implicite. Les allusions, historiques ou intertextuelles, abondent dans les textes littéraires comme pragmatiques. Les romans de Balzac, par exemple, décrivent une société, celle du XIX^e siècle, qui n'est plus la nôtre ; ils comportent d'innombrables implicites qui restent obscurs aux yeux des lecteurs français du XXI^e siècle. En conséquence, les éditions contemporaines de ces romans comportent un paratexte important. Voyez par exemple ces quelques mots tirés d'*Engénie Grandet*⁴(p. 190) : « [...] deux portraits, deux chefs-d'œuvre

⁴ *Engénie Grandet* [1833], édition de 1996 en Livre de poche, notes de Martine Reid.

de madame de Mirbel [...] ». La note est verbeuse : « Madame Lizinska de Mirbel, née Aimée Zoé Rue (1796-1849). Miniaturiste alors très en vogue, peintre en titre de Louis XVIII et de Charles X ». Ces détails pourront intéresser un public d'érudits ; s'il s'agit simplement du plaisir de la lecture, il suffira d'indiquer en note que cette personne était une miniaturiste en vogue à l'époque.

Les textes pragmatiques jouent eux-aussi souvent des allusions. Les lecteurs français du Monde du 20 octobre 2016 auront souri à l'allusion de la une : « Libre-échange : l'irréductible village wallon menace le CETA⁵ ». Tous, pourtant, n'auront pas reconnu (ou pas remarqué) le clin d'œil fait au fameux « village peuplé d'irréductibles Gaulois qui résiste encore et toujours à l'envahisseur » des albums de Goscinny et Uderzo. Pour autant, ils auront compris l'argument, c'est-à-dire l'information importante donnée par le titre. Le traducteur de l'article, tenant compte de la visée du texte journalistique qui est d'informer, distinguera l'accessoire de l'essentiel, et ne s'efforcera pas à tout prix de transmettre l'allusion aux lecteurs étrangers lisant le journal pour l'information.

Les éléments culturels ne comportent pas tous un implicite. Tous ceux qui sont apportés par le discours ne posent pas *a priori* de problèmes particuliers à la traduction, bien qu'ils jouent un rôle prépondérant dans la transmission de la culture de l'Autre. Je veux parler par exemple de descriptions d'aspects du monde ou de l'humain qui peuvent sembler étranges au lecteur de la traduction, sans qu'elles charrient pour autant du non-dit. A titre d'exemple, je tire le petit extrait suivant d'une traduction du roman de Pouchkine *La Fille du capitaine* :

Il m'offrit alors de m'apprendre le billard : "C'est, disait-il, une science indispensable pour nous autres militaires. En campagne, par exemple, on arrive dans quelque bourg. De quoi voulez-vous qu'on s'occupe ? Assurément on ne peut pas toujours rosser les Juifs. Malgré soi, on va à l'auberge, et l'on entame une partie de billard [...].

Le billard est un jeu que connaissent tous les Français. Quant à la phrase « *on ne peut pas toujours rosser les Juifs* », elle leur apporte une information sur l'état d'esprit des militaires russes de l'époque, qui les choquera vraisemblablement, mais qui ne dépend en rien de la langue russe.

Ainsi, la traduction de bien des éléments culturels apportés par les textes ne pose ni au traducteur ni au lecteur de la traduction de problème spécifique. La difficulté de la traduction de ce type de culturel sera celle de toute traduction : parvenir à restituer l'atmosphère, à produire le même effet. Pour le lecteur, ce sera une question d'adhésion : accepter des faits inconnus, étranges, éventuellement même choquants et les intégrer à son bagage cognitif.

⁵ Projet de traité de libre-échange entre l'UE et le Canada.

Conclusion

Je ne saurais mieux conclure que par une longue citation de Fortunato Israël (2002 :30), qui expose clairement la position de la théorie interprétative à propos de la traduction du culturel :

Le transfert du culturel n'est aléatoire voire impossible que si on privilégie le plan de la langue. En revanche, dès lors que l'on se situe au plan du discours et que l'on cherche moins à reproduire des entités linguistiques qu'à réexprimer un sens notionnel et formel par un jeu d'équivalences non symétriques, tout devient traduisible sans qu'il y ait entropie ni déculturation significatives. Le traducteur peut alors choisir entre différentes options qui vont de l'emprunt à l'abandon pur et simple du trait culturel en se fondant sur plusieurs critères : le type de texte et de sa finalité, la nature et fonction du culturel au sein de ce dernier et surtout les conditions de réception. En effet, traduire, c'est choisir et adapter le propos à l'univers de référence du lecteur, lui donner un statut d'intelligibilité sans pour autant gommer l'altérité. Là réside en fait toute la difficulté, et peut-être le paradoxe, de cette pratique qui consiste à maintenir l'étranger dans le texte mais en le rendant accessible et donc en opérant un décentrement de l'original pour répondre aux exigences de la langue et du public cible.

La théorie interprétative de la traduction accorde en effet au culturel le traitement qu'elle applique à tout texte quel qu'il soit : compréhension approfondie de l'implicite aussi bien que de l'explicite afin de dégager le sens, déverbalisation (représentation mentale de l'objet à traduire) et enfin reformulation par « un jeu d'équivalences non symétriques » du sens déverbalisé, tenant compte de la fonction du culturel dans le texte, de la fonction de la traduction ainsi que de la capacité d'accueil du lecteur cible.

3- Le « tout anglais » pourrait-il avec ou via le numérique casser des cultures ?

Vu le délai qui m'était imparti, il ne m'a pas été possible de réfléchir longuement à la question. Les quelques observations personnelles que j'ai jetées sur le papier sont sans doute très superficielles. Je prie les lecteurs de bien vouloir m'en excuser.

Au cours des siècles, se sont imposées successivement comme langues de communication le latin, le français et aujourd'hui l'anglais. La suprématie du latin au Moyen-Age, du français pendant quelques siècles, ne semble pas avoir empêché les cultures, nationales ou régionales, de prospérer et de se

développer. On peut penser qu'il en ira de même pour le tout-anglais, en dépit de l'influence du numérique.

Le numérique, mais aussi l'impérialisme qu'exercent encore aujourd'hui les Etats-Unis dans tous les domaines exposent tous les peuples à la culture anglo-saxonne. Les films, la télévision, la musique, etc. entraînent une sorte de nivellement général de certaines pratiques sociales contemporaines ; les commerçants s'efforcent d'introduire Halloween et le 'black Friday' dans les habitudes de consommation des Français, mais tout cela reste assez superficiel. La dinde des Américains ne remplace pas l'oie ou le chapon des traditionnels repas de Noël français...

Par ailleurs, le tout-anglais, à y bien réfléchir, est implanté dans les milieux internationaux, économiques, industriels, universitaires (voir, hélas, la tendance au tout-anglais des publications savantes), et même politiques. Mais il touche peu la majorité de la population. La lettre de *l'Observatoire Européen du Plurilinguisme* N° 68, de février 2017, rapporte, à propos des Institutions européennes, que « quand la communication au plan européen se fait en anglais, cette communication atteint autour de 7-8% de la population ». La grande majorité de la population française ne comprend pas l'anglais (malgré des années d'apprentissage à l'école primaire, au collège et au lycée). Elle n'est exposée qu'à quelques tournures syntaxiques et à quelques mots, certes employés fréquemment, et faciles à prononcer, tels 'sexy' ou 'cool', mais le fond de la culture française en est-il très affecté ?

Pour Nida (2003 : 193), "Language is, of course, an integral part of culture", et plutôt que les cultures, ce sont les langues qui seraient, sinon 'cassées', du moins abimées par le tout-anglais (à commencer par l'anglais lui-même, défiguré par le 'Globish'). Le français est infesté (d'autres diront 'enrichi') de toutes sortes d'anglicismes abusivement repris par les journalistes à partir des dépêches qu'ils reçoivent en anglais des agences de presse. Ces mauvaises traductions (Lederer, 2014) contaminent la clarté du français ; elles sont reprises telles quelles par leurs lecteurs et s'enracinent, créant un flou, et parfois des distorsions de sens. Je pense au mot 'initier', que même le Ministère de l'Education Nationale utilise dans un sens bien éloigné de sa signification originale.

Pourtant, les contacts entre les langues ont toujours existé et, de tous temps, elles ont été des vases communicants, avec l'adoption entre autres d'emprunts et de calques. Il est incontestable que, sur le long terme, les langues se modifient et s'adaptent aux circonstances historiques et sociales, telle l'apparition fulgurante des nouvelles technologies. Mais elles font tout de même preuve d'une certaine résistance ; voir l'apparition en français des termes 'ordinateur' et 'logiciel', qui ont très vite remplacé les emprunts 'computer' et 'software'.

L'Histoire ne montre-t-elle pas que, tout en s'adaptant ponctuellement avec le temps, elles sont aussi capables de résister et que nombre d'entre elles se

perpétuent. Nida, que j'ai cité ci-dessus, poursuit par ces mots : “ [...] and culture depends in large measure on language in order to function and to perpetuate itself”. La culture de chaque communauté linguistique est fondée sur son histoire, sur sa littérature, sur ses traditions ancestrales. Il est trop tôt pour juger si cette interaction entre langue et culture aura à long terme de profondes répercussions sur ces dernières. Il est néanmoins loisible de penser que, face au tout-anglais et au numérique, les cultures feront preuve de résilience.

Références

- Greimas, A. J. et Courtès, J. (1993) : *Sémiotique – dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.
- Hwang Sun-Won (1995) : *La chienne de Moknomi*, traduit du coréen par Choi Mikyung, Ko Kwang-Dan et Jean-Noël Juttet, Paris, Zulma.
- Israël, Fortunato (2002) : « Les limites du transfert culturel en traduction », Actes du 1^{er} colloque international de traduction *Aspects culturels de la traduction*, Université technique de Yildiz, p. 25-31.
- Ladmiral, Jean-René (1998) : « Le prisme interculturel de la traduction », *Palimpsestes N°11 Traduire la culture*, p.15-30.
- Ladmiral Jean-René et Edmond Marc Lipiansky (1989) : *La communication interculturelle*, Paris, Armand Colin.
- Lavault, Elisabeth et Claudia Wolosin (1998) : “L’adaptation stylistique et culturelle des ouvrages sur les nouvelles technologies de l’information”, *Palimpsestes* n° 11, *Traduire la culture*, p. 233-254.
- Lederer, Marianne (2004) : « Quelques considérations théoriques sur les limites de la traduction du culturel », *FORUM* Vol. 2 n° 2, p.73-94.
- Lederer Marianne (2014) : « Le français victime des traductions », Seleskovitch, D. et M. Lederer, *Interpréter pour traduire*, Paris, Les Belles Lettres, p.385-398 [1^o édition 1988].
- Neubert Albrecht & Shreve Gregory M. (1992) : *Translation as Text*, The Kent State University Press.
- Nida, Eugene (2003) : « Language and Culture », Mejri, Salah (ed), *Traduire la Langue – Traduire la Culture*, Paris, Maisonneuve et Larose, p.193-200.
- Seleskovitch, Danica et Marianne Lederer (2014 [1984]) : *Interpréter pour traduire*, Paris, Les Belles Lettres.
- Tymoczko, Maria (2007), *Enlarging translation, Empowering Translators*, Manchester, St Jerome.